

soleil, les fauvettes, les rossignols, les rouge-gorges et le bouvreuil chantaient à plein gosier.

Comme tous les jours, Paule, ayant fait rapidement sa toilette, débarbouilla ses enfants, les peigna et les habilla. Ensuite, elle descendit avec eux au jardin et après les avoir laissés jouer avec Miro pendant une heure, elle leur fit prendre leur leçon à l'ombre d'un mélèze.

À dix heures elle les quitta, en priant la fermière, qui était occupée dans son potager, de veiller sur eux. Nous devons dire qu'un malheur comme celui de Verdaine n'était pas à redouter aux Bergères où il n'y avait ni vivier, ni rivière. Mais Paule n'aimait pas que ses enfants restassent seuls.

La comtesse avait sa lettre à écrire, et avec l'espoir qu'elle ne serait pas dérangée avant l'heure du déjeuner, elle s'installa dans le petit salon du pavillon.

La veille, avons-nous dit, elle avait écrit une douzaine de lignes, elle les relut, et trouvant que sa lettre était mal commencée, elle déchira la feuille de papier et en prit une autre.

Quand onze heures sonnèrent, elle avait déjà écrit quatre pages d'une écriture fine et serrée et elle jugea qu'elle avait peut-être encore deux ou trois pages à remplir. Il lui fallait dire tant de choses et surtout les expliquer ! Elle essuya ses yeux, car elle n'avait pu faire le récit de ses douleurs sans pleurer, prit une nouvelle feuille et se remit à écrire.

Mais presque aussitôt elle se redressa brusquement et tendit l'oreille. Elle entendait marcher dans les pièces du pavillon ; et ce pas, qu'elle ne connaissait point, ne pouvait être que celui d'un homme. Un homme chez moi !

Qui était-ce donc ? Bien sûr, ce n'était pas Verdret, puisqu'il travaillait aux champs et ne devait revenir qu'à une heure. Et d'ailleurs, ce n'était pas ainsi que marchait le fermier, avec ses gros brodequins ferrés.

On ouvrait des portes et on les refermait, et certes, personne de la ferme ne pouvait prendre une pareille liberté.

La jeune femme se levait pour aller voir qui était là, lorsque la porte du salon s'ouvrit toute grande. Paule ne s'était pas trompée, c'était bien un homme qu'elle avait entendu marcher dans le pavillon, et cet homme était devant elle.

C'était M. de Miray, le nouveau propriétaire du domaine de Verdaine et de la ferme des Bergères. Ah ! on le voyait bien à son attitude de maître orgueilleux.

Le visage de la comtesse se couvrit d'une pâleur livide et elle poussa un cri qui exprimait en même temps la surprise et la terreur.

—Bonjour, madame la comtesse, dit M. de Miray, s'avancant le chapeau à la main et en s'inclinant.

Il se redressa et reprit :

—Je vois que vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite aujourd'hui ; pourtant vous devez savoir que je suis devenu le propriétaire des Bergères et de Verdaine, puisque Jérôme Verdret était hier à Grenoble, probablement envoyé par vous. Or, il est assez naturel, n'est-ce pas, que je vienne voir dans quel état se trouve une de mes nouvelles propriétés ?

Paul avait fait deux pas en arrière et restait immobile, frémissante, effarée.

—Vraiment, madame la comtesse, poursuivit M. de Miray, paraîtrait que vous êtes effrayée, que vous avez peur de moi... De grâce, veuillez vous rappeler que j'ai été votre ami et daignez croire que je n'ai pas cessé de l'être.

—Oh ! vous, mon ami ! prononça la jeune femme avec une certitude profonde.

—Vous en doutez, madame, et vous avez tort ; oui, je suis votre ami et mes sentiments sont restés les mêmes. Peut-être avez-vous cru que je vous garderais rancune de certaines violences de langage ; eh bien, non. Vous avez été dure pour moi, madame, vous m'avez traité avec une grande cruauté ; mais vos paroles de colère, je les ai oubliées, j'ai voulu les oublier.

Alors, madame la comtesse, vous étiez malheureuse, plus malheureuse que vous ne l'êtes aujourd'hui, et votre emportement était excusable puisqu'il était la conséquence de votre malheur. On doit tout pardonner à ceux qui souffrent.

Vous m'avez chassé, madame la comtesse, chassé comme un indigne, en voulant me croire coupable envers vous. J'ai souffert, beaucoup souffert de ne plus vous voir, et bien souvent, si j'eusse écouté mon cœur, je serais accouru ici ; mais je me disais : Je ne dois pas chercher à la voir, elle le veut ! Et mon respect pour vous et votre volonté était un lien qui me retenait. Si je me permets de me présenter aujourd'hui devant vous, madame, c'est que j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

—Pourquoi avez-vous pensé cela, monsieur ?

—Parce que je crois connaître maintenant la situation possible dans laquelle vous vous trouvez.

—Mais, monsieur !...

—Hé, mon Dieu, madame, vous n'avez pas à en rougir, elle n'est pas votre œuvre. Enfin, je me suis dit que vous pouviez avoir besoin d'un ami et je viens à votre secours.

—Vous venez à mon secours, vous ?

—Oui. Il y a quelques jours, vous avez été forcé de vendre vos bijoux ; ce fut un sacrifice, une femme comme vous devait le faire. Mais vos diamants étaient votre dernière et unique ressource, et s'il vous reste maintenant quelques centaines de francs, c'est tout.

—Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit Paule d'un ton sec.

—Oui, n'est-ce pas ? Cela prouve que je me suis constamment occupé de vous et que je sais comment vous et vos enfants avez pu vivre depuis votre abandon.

La jeune femme soupira et baissa la tête.

—Donc, continua M. de Miray, vous êtes à peu près sans argent, et vous ne pouvez pas espérer que vos parents vous viendront en aide, car ils sont fort endettés, d'après ce que j'ai appris, et par cela même plus pauvres encore que vous.

Paule appuya fortement sa main sur son cœur et jeta sur sa lettre inachevée un regard d'indicible angoisse.

M. de Miray avait déjà vu la lettre, et il surprit le regard ; mais comme s'il n'eût rien remarqué, il poursuivit :

—Avant qu'il soit peu, madame la comtesse, votre bourse sera vide, absolument vide et vous manquerez de tout, même du strict nécessaire... Oh ! je sais bien que vous pourriez trouver à Grenoble quelques anciens amis qui ne voudraient pas vous voir dans le dénuement, mais je sais aussi qu'il répugnerait à votre fierté de vous adresser à eux. Mais de moi, de moi vous pouvez tout accepter. C'est à moi, madame la comtesse, de réparer les injustices du sort envers vous. Je vous le répète, je viens à votre secours ; je ne veux pas que vous et vos enfants connaissiez la misère.

Paule eut un mouvement de tête douloureux.

—Monsieur, répondit-elle tristement, comme vous venez de le dire, je suis fière, je ne veux m'adresser à personne dans ma détresse, à personne, monsieur, et à vous moins qu'à tout autre.

—Ainsi, vous ne m'accordez même pas une faveur, qu'on ne refuse jamais à un ami !

—Je ne crois pas que vous soyez mon ami.

—Ah ! le malheur vous a singulièrement aigri !...

—Oui, monsieur, le malheur et plus encore l'expérience que j'ai acquise en apprenant à connaître le monde.

M. de Miray se mordit les lèvres.

—Mais, madame, dit-il, si vous ne voulez vous adresser à personne et si vous repoussez les offres de ceux qui vous aiment, qui vous ont toujours aimée, que ferez-vous ?

—Je ne le sais pas, monsieur ; mais je crois en la Providence et ma confiance en Dieu est grande, Dieu est bon et miséricordieux, il est le défenseur des innocents, il prendra en pitié les abandonnés, il veillera sur eux, il nous protégera mes enfants et moi !

—Voilà des paroles qui font toujours bien, prononcées du haut d'une chaire dans un sermon, répliqua ironiquement M. de Miray, mais il y a loin de la terre au ciel et les choses spirituelles sont fort différentes des choses de la vie terrestre. A en juger par ce que nous voyons tous les jours, Dieu, s'il ex-